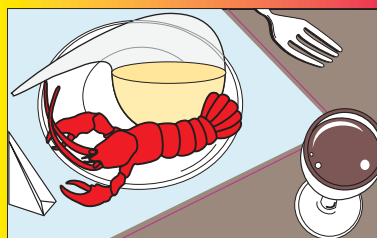


FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 22 août 2001.



Sociologie

Chercher. Jours après jours, les aventuriers du savoir

Sous la direction de Jean-François
Sabouret et Paul Caro.
Éditions Autrement, 2000
(214 pages, 89 francs).

Qui sont aujourd'hui ces aventuriers du savoir? Ne cherchez pas des explorateurs, des découvreurs de terres inconnues et hostiles : le livre présente des chercheurs et, plus particulièrement, ceux du Centre national de la recherche scientifique (CNRS), qui vient de fêter ses 60 ans. Autrement dit, nous avons ici une hagiographie de l'institution au travers de ses plus « brillants » représentants de la nouvelle génération (les 30, 40 ans), ceux qui ont emprunté la voie royale des thématiques de pointe, et dont la performance est reconnue et récompensée par la médaille de bronze du CNRS. On trouve aussi quelques noms prestigieux d'anciens, compétents, connus et quelque peu débordés par les tâches administratives, dont la lourdeur est bien connue. Le neurobiologiste Jean-Didier Vincent résume les étapes de la vie d'un chercheur : « C'est comme dans une meute de cerfs. On est d'abord un jeune mâle avant de s'affirmer, de se reproduire, puis de dominer. Alors, on vous demande votre avis dans les comités scientifiques. »

Anne Boutin (simulation moléculaire) a « l'impression que les scientifiques sont mal connus et caricaturés ». Apparaissent-ils plus proches et plus authentiques, après ces entretiens conduits par des étudiants en journalisme de Paris et de Lille? Pas vraiment : les portraits sont assez stéréotypés ; ces clones sont passionnés, connaissent des périodes de routine, de petites joies et sablent le champagne pour célébrer les exaltantes découvertes. À défaut de s'enrichir (les salaires sont modestes), ils apprécient leur liberté de pensée et d'horaires, et se réjouissent presque tous d'échapper à l'enseignement. Alors, même si l'on apprend que la simulation est une discipline aussi importante que la modélisation, si on découvre l'existence de particules (certaines hypothétiques comme le graviton), de nanostructures, de molécules, de gènes et de canaux calciques, de communications du futur ou de naines brunes, c'est une science aseptisée qui nous est livrée... et qui ne me fait pas rêver. À lire cet essai, nous sommes dans l'ère des ordinateurs et des logiciels, qui préparent et dictent les protocoles expérimentaux.

Et le terrain? La question paraît décalée! Seule Sabine Trébinjac fait du terrain, car elle est « ouïgourologue » et va à la rencontre de son matériel d'étude : une population du Xinjiang, en Chine. Un peu d'humanité, enfin, mais troublée par une information donnée au détour d'une page : on apprend que les ouïgourologues forment une communauté de cinq spécialistes dans le monde!

Le grand public risque de se sentir sur une autre planète. Nos spécialistes vulgarisent avec parcimonie : quelques apparitions aux rituelles journées de « La science en fête » (ne s'essouffent-elles pas un peu? et pourquoi?), quelques conférences, et stop. Il est vrai que leurs préoccupations sont bien éloignées de celles du public, qui veut entendre parler d'un vaccin contre le SIDA, de la pénurie éventuelle d'eau potable, des plantes transgéniques, du nucléaire, des dépressions nerveuses, de l'origine de la vie ou du rôle de la science pour le bien de l'humanité. Ne fallait-il pas commencer par répondre à ces questions?

Le livre a totalement escamoté les difficultés de nos jeunes diplômés, qui enchaînent thèse, séjour postdoctoral (de préférence aux États-Unis) et publications (de haut niveau) pour essayer d'intégrer ce fameux CNRS ou une Université. Que deviennent ceux qui sont juste après les heureux sélectionnés? Les dossiers sont souvent si bons, le parcours si impeccable, que les commissions mettent des heures à choisir.

Et puis, la recherche, c'est aussi celle des laboratoires universitaires, dont certains survivent sans grands moyens et qui consacrent du temps à l'enseignement : la transmission du savoir est-elle devenue si dépréciée qu'on désire y échapper?

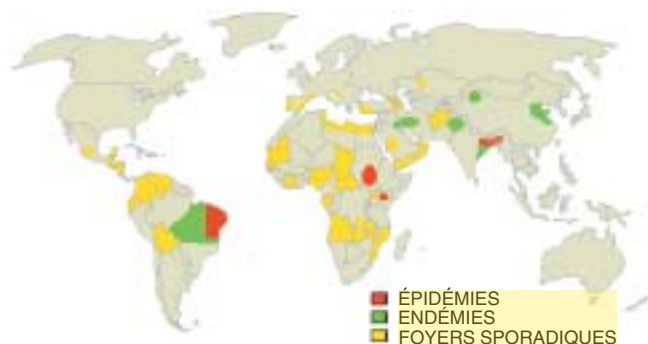
Michèle FEBVRE,
Université de Nice-Sophia Antipolis

Médecine

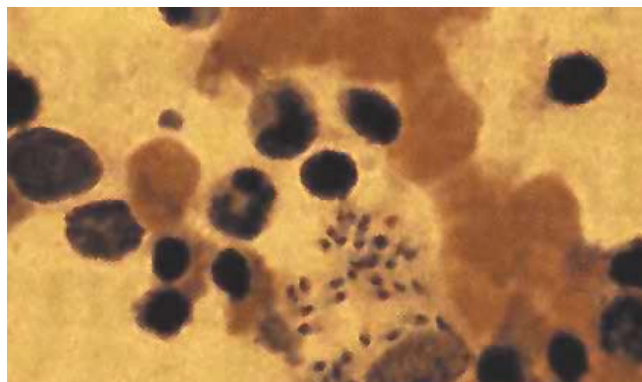
Kala-azar, chroniques indiennes d'une épidémie

Robert Desowitz. Éditions Science
Infuse, 2000 (127 pages, 80 francs).

Le titre et le palais colonial qui illustre la jaquette de ce petit livre pourraient faire croire que l'exotisme est au rendez-vous et qu'une fois encore, on nous contera les difficultés que rencontre l'Homme Blanc qui combat généreusement les maux qui frappent les Pays du Sud. Pourtant, cette courte nouvelle, écrite par un épidémiologiste



Pourquoi cette recrudescence de maladies qu'on avait su enrayer, telle la leishmaniose viscérale, ou kala-azar? Cette parasitose commune à l'homme et à certains animaux, due à des protozoaires intra-



cellulaires, a des foyers de plus en plus nombreux, épidémiques (en rouge), endémiques (en vert) ou sporadiques (en jaune) comme dans le bassin méditerranéen.

reconnu, a une portée qui dépasse le cadre tropical où elle se déroule, et elle est exemplaire à plus d'un titre. Le kala-azar, littéralement le «mal noir», est une leishmaniose qui a fait ses premières victimes voici près de 200 ans.

Robert Desowitz conte, sur le rythme d'un roman policier, la longue traque qui a débusqué les causes de la maladie, puis qui a conduit à la définition de mesures de prévention et des traitements. Il ne s'agissait pas uniquement d'identifier, dans le sang des malades, les minuscules protozoaires responsables de leurs fièvres ; il fallait aussi découvrir leurs vecteurs, en l'occurrence une espèce de ces phlébotomes (des insectes de type moustique) qui, nés dans les marais, volettent, le soir venu, et infestent leurs victimes en les piquant de leurs dards. Certains mammifères, compagnons de l'homme, sont aussi infestés et servent de réservoirs aux parasites. Enfin, pour soigner les malades, le seul remède réellement efficace est un produit à base d'antimoine, coûteux.

Malgré toutes les difficultés, on est venu à bout du kala-azar dans les années 1960, au point de l'oublier. Ce qui devait arriver arriva : il a surgi de nouveau et en plus fort, alors que la mémoire des premiers combats était perdue, et que les compétences pour le reconnaître et le juguler avaient disparu. Depuis, le mal se développe et fait de nouvelles victimes, par milliers, au Bangladesh, au Népal... On ignore jusqu'où il ira.

Pourquoi cette résurgence, alors que la science a progressé et que de nombreux organismes se préoccupent de la santé du Tiers Monde ? R. Desowitz répond à cette question. Il n'accuse pas seulement l'incurie et la gabegie, plaies des pays mal décolonisés ; il critique aussi ces miroirs aux alouettes qu'ont été certains programmes proposés par des savants de prétoire. Ils ont promis monts et merveilles aux instances internationales qui les consultaient : la décou-

verte de vaccins pour demain ou après-demain, qui, à moindre coût, permettraient de combattre le fléau, par exemple. Dans le même temps, toute l'énergie – des dollars par millions – étant mobilisée dans quelques laboratoires «de haute technologie», la surveillance sur le terrain a disparu, et avec elle les compétences qu'elle mobilisait : plus de dispensaires, plus d'infirmiers et de médecins de campagne aguerris, encore moins d'épidémiologistes, d'entomologistes, de vétérinaires, d'écologistes, tous familiers du milieu naturel et aptes à combattre les maux qui s'y développent.

Le bilan est lourd, et l'histoire exemplaire. Le cas du kala-azar ressemble à d'autres malarias, et bien d'autres contagions qui menacent les populations humaines toujours plus nombreuses, donc plus sensibles au développement d'épidémies, en milieu tropical ou dans nos gigantesques métropoles. Sans oublier les épizooties, néologisme qui a fait croire que certaines maladies étaient réservées aux animaux, alors que leurs agents sont prêts à s'attaquer à notre espèce. Les foules humaines et animales, en devenant plus denses, favorisent l'éclosion des micro-organismes pathogènes, virus, bactéries... Ces prédateurs minuscules trouvent un terrain où déployer leurs armées et décimer les populations humaines, jusqu'au point où leur action s'amoindrit, quand les victimes potentielles sont raréfiées.

L'humanité est ainsi frappée, depuis la nuit des temps, par des maladies variées : la tuberculose est l'une des plus anciennes, la peste ploya la courbe démographique de notre espèce il y a quelques centaines d'années ; puis ce fut la variole. Le dernier invité, chez nous, est le SIDA ; quant à nos animaux domestiques, les manchettes des quotidiens nous ont montré les bûchers expiatoires auxquels on les condamne, quand la fièvre frappe un membre du troupeau.

Le plus navrant est de constater, à l'aube du troisième millénaire, le regain de maladies que l'on a pourtant su combattre dans le passé. La négligence et des erreurs stratégiques patentées sont responsables de ces recrudescences. Le triste constat que fait R. Desowitz est recommandé à la lecture de tous les citoyens et des responsables politiques, si occupés à mondialiser la planète qu'ils en oublient qu'elle est peuplée d'êtres vivants faits de chair et de sang.

Jean-Louis HARTENBERGER,
Institut des sciences de l'évolution
de Montpellier

Archéologie

Pour une archéologie du geste

Sophie A. de Beaune.
Éditions CNRS, 2000 (280 pages,
195 francs).

Sophie de Beaune a l'habitude de nous présenter de belles surprises scientifiques. Son analyse technologique des lampes et godets paléolithiques était l'un des ouvrages les plus originaux de ces 20 dernières années (*Lampes et godets paléolithiques*. Éditions CNRS, 1987). Il fut suivi par un autre, non moins tranchant (*Les galets utilisés au Paléolithique supérieur*, Éditions CNRS, 1997). Ces deux livres, très rigoureux et méticuleux, constituent l'aboutissement de milliers d'heures de travail.

Le présent livre est d'apparence modeste, mais il est assez bien illustré, grâce à des planches en couleurs. Dans un tel sujet, on pourrait imaginer se perdre dans une pléthore de termes techniques